

Études littéraires africaines

BOLAMBA (Antoine-Roger), *Carnets de voyage. Congo-Belgique 1945-1959*. Textes présentés par Christophe Cassiau-Haurie avec la collaboration de Jacques Hellemans. Paris : L'Harmattan, Coll. L'Afrique au coeur des lettres, 2009, 282 p. – ISBN 978-2-296-06032-6



Dominique Ranaivoson

Numéro 27, 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1034321ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1034321ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ranaivoson, D. (2009). Compte rendu de [BOLAMBA (Antoine-Roger), *Carnets de voyage. Congo-Belgique 1945-1959*. Textes présentés par Christophe Cassiau-Haurie avec la collaboration de Jacques Hellemans. Paris : L'Harmattan, Coll. L'Afrique au coeur des lettres, 2009, 282 p. – ISBN 978-2-296-06032-6]. *Études littéraires africaines*, (27), 103–104. <https://doi.org/10.7202/1034321ar>

Afrique noire francophone

BOLAMBA (ANTOINE-ROGER), *CARNETS DE VOYAGE. CONGO-BELGIQUE 1945-1959*. TEXTES PRÉSENTÉS PAR CHRISTOPHE CASSIAU-HAURIE AVEC LA COLLABORATION DE JACQUES HELLEMANS. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. L'AFRIQUE AU CŒUR DES LETTRES, 2009, 282 P. – ISBN 978-2-296-06032-6.

Qualifié par Sylvia Riva de « plus grand poète congolais de l'époque coloniale » (*Nouvelle histoire de la littérature du Congo-Kinshasa*, p. 63) et par Charles Djungu-Simba de « père de la littérature congolaise » (*Les Écrivains du Congo-Zaïre*, p. 13), Antoine-Roger Bolamba (1913-2002) fut avant tout un journaliste au service des pouvoirs. Rédacteur en chef du mensuel des « évolués », *La Voix du Congolais* (1945-1959), il fut en 1960 Secrétaire d'État aux affaires culturelles de Lumumba, puis, à partir de 1972, responsable du service de presse de Mobutu. Christophe Cassiau-Haurie présente ici, en les regroupant par provinces, les reportages d'A.-R. Bolamba qui décrit, pour un lectorat congolais instruit mais qui ne circule guère, les villes, les ports, les établissements missionnaires, dont il présente de manière très systématique l'architecture, les institutions, la vie économique, sociale et culturelle sans craindre le surcroît de détails (menus, montant des loyers, tenue des sanitaires, etc.). Bolamba s'intéresse de près à la condition des « évolués », dont il attend des comportements exemplaires : « Il faut se montrer impitoyable envers ceux qui oublient qu'ils ont pour devoir de travailler pour le progrès de leur pays » (p. 129). Fidèle aux institutions qui l'ont formé comme à l'administration qu'il sert, il glorifie l'œuvre scolaire et sanitaire des missionnaires, même s'il trouve parfois que « les missionnaires apprennent un peu trop aux petits Noirs leur dialecte local » (p. 155). Il souligne « le souci de l'administration territoriale d'accroître le mieux-être des autochtones » (p. 81), qualifie les provinces traversées par Baudouin de « paradis terrestre » (à Rwindi, p. 240) ou de « berceau de la gaité » (à Kisangani, p. 241). En même temps, il n'hésite pas à critiquer le comportement des fonctionnaires qui « abusent du temps et de la patience des indigènes » (p. 48) ou la malhonnêteté de certains commerçants blancs (p. 150). Il énonce aussi certaines réflexions critiques plus générales : « Il n'est pas seulement utile d'élever les Noirs à la civilisation du négoce et de l'industrie, de leur ouvrir les écoles et les facultés ; il est plus qu'utile de leur ouvrir le domaine de la rencontre des peuples [...]. Cela les Belges doivent le comprendre mieux que quiconque » (p. 114). Son rapport à la langue française transparaît dans ce commentaire à propos d'une école pour jeunes filles : « Ce n'est pas une langue tribale qui [...] donnera [à la femme] cette ouverture d'esprit susceptible de saisir les difficultés humaines » (p. 155). On perçoit enfin l'émergence d'une vie littéraire, notamment dans le passage consacré à la congrégation responsable de la maison d'édition « Bibliothèque de l'Étoile » (p. 166-167), ou dans l'allusion à la revue de l'Union culturelle katangaise (p. 218).

La lecture de ces textes à la lumière de l'histoire dramatique de la R.D.C. et de la production littéraire de ces dernières décennies pose la question du

rôle de ces lettrés, qui étaient alors placés dans une position – privilégiée mais dangereuse – de charnière entre deux mondes. L'approche et le style d'A.-R. Bolamba montrent l'importance de ce périodique en langue française comme lieu d'ouverture, mais aussi de reproduction d'un modèle d'écriture qui, associant réalisme et morale, ne craignant pas les tours hyperboliques, reste conventionnelle, voire scolaire. Il est bien difficile d'imaginer à travers ces lignes qu'il a rencontré le fougueux Damas en 1954, qu'il a publié en 1955 un recueil de poésie préfacé par Senghor (*Eszanzo*) ou qu'il a assisté au congrès des écrivains noirs à Paris en 1956. La « machine littéraire congolaise » (C. Djungu-Simba, *op. cit.*, p. 17) ayant démarré avec ces publications officielles et des recueils de poésie et de contes, il faut savoir gré à Jean-Pierre Orban, qui dirige la collection « L'Afrique au cœur des lettres », de rendre à nouveau accessibles ces textes fondateurs, indispensables à la compréhension de la situation littéraire contemporaine.

■ Dominique RANAIVOSON

SEMUJANGA (JOSIAS), *LE GÉNOCIDE, SUJET DE FICTION ? ANALYSE DES RÉCITS DU MASSACRE DES TUTSI DANS LA LITTÉRATURE AFRICAINE*. QUÉBEC : ÉDITIONS NOTA BENE, 2008, 306 P. – ISBN 2-978-89518-310-05.

Le titre de cet essai interroge la possibilité même d'un récit d'imagination à propos d'un génocide. Avant J. Semujanga, d'autres penseurs ont abordé le même problème. L'ouvrage prend ainsi appui sur les travaux de T. Adorno, H. Arendt, M. Blanchot ou P. Ricœur. L'auteur s'accorde avec ce dernier pour faire de la Shoah la « métaphore de la catastrophe absolue » (p. 100).

Ce livre dense et nourri d'une riche bibliographie soigneusement commentée se propose de donner au terme de *génocide* le sens particulier qu'il a pris au Rwanda en 1994. Le premier chapitre étudie les conditions d'émergence du *parmehutisme* (p. 192), cette sorte de croyance *hutu* qui a entraîné la psychose collective porteuse de haine et de violence radicale contre les *Tutsi*. L'auteur souligne le rôle des analyses anthropologiques racistes qui cherchent à créer des morphotypes (p. 68) et l'influence de la lecture biblique de la malédiction de Cham. Il met en avant la responsabilité du colonisateur, qui a substitué à la triade traditionnelle des chefferies un ensemble de codes sociaux biaisés qui ont conduit au *Manifeste des Bahutu* en 1957 et aux « 10 Commandements du Hutu », publiés dans la revue *Kangura* en décembre 1990. Le même souci d'analyse des réalités historiques se retrouve dans la postface, où sont dénoncées les hypocrisies et les lâchetés des États français, belge ou états-unien, mais aussi africains. J. Semujanga ouvre et conclut en posant l'existence d'« un *continuum* d'une histoire coloniale ayant fortement utilisé les préjugés raciaux » (p. 67), dont la réflexion humanitaire serait encore un avatar (p. 273).

Dans ce contexte historique, sociologique et religieux, le propos de l'auteur est d'analyser ce que la littérature peut dire, voire révéler de cette tragédie humaine sans précédent, qui s'est déroulée dans l'indifférence générale, malgré les images passant en direct à la télévision. Son but est clairement